

Etats d'âme

PAR FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Emily Hoyos

Rendez-vous

Rencontres intimes Il y a quelques semaines, nous lançons un nouveau rendez-vous à nos lecteurs : des rencontres intimistes avec des personnalités du monde politique, culturel, économique... dont nous cherchons à comprendre les aspirations profondes; ce qui les inspire, ce qui est à la source de leur engagement, ce qui les rend joyeux ou tristes, ce en quoi ils croient ou ne croient pas.

Après de premiers entretiens avec Charles Michel et Paul Magnette, place à Emily Hoyos, ancienne coprésidente d'Ecolo qui a quitté la vie politique en 2015.

Bio express

- ▶ **1977.** Naissance à Etterbeek, le 6 janvier.
- ▶ **1997-1999.** Présidente de la Fédération des étudiants francophones. Licenciée en langues et littérature romanes.
- ▶ **1999.** Secrétaire politique au cabinet du ministre Jean-Marc Nollet. Elle travaille ensuite à la Ligue des familles avant de revenir en politique, au siège d'Ecolo. En 2009, elle est élue députée wallonne et présidera pendant trois ans le parlement wallon. De 2012 à 2015, elle est coprésidente d'Ecolo avec Olivier Deleuze.
- ▶ **2016.** Depuis quelques mois, elle travaille chez Akkanto, un bureau de conseils en stratégie de communication (internes, externes, financiers, affaires publiques...)

*“Un jour, Jacky Moraël,
alors coprésident d'Ecolo,
m'a invitée à déjeuner... Cela a été
une rencontre fondatrice.”*

“Je me sens plus utile aujourd'hui”

Elle a disparu des écrans radars politiques après y avoir promené, pendant presque vingt ans, sa frimousse d'adolescente, son regard perçant. Après avoir distillé, au gré de ses mandats, ses idées généreuses, son envie de faire bouger les lignes. Son appétit de rigueur, de bonne gouvernance, de développement durable. Elle a connu des victoires, des chutes, de

beaux moments, des tristesses. Puis, après une cinglante défaite électorale en 2014, elle a ressenti la nécessité de jeter l'éponge, d'aller voir ailleurs, de se reconstruire car on ne sort pas totalement indemne d'un investissement politique total, qui vous ronge petit à petit. Emily Hoyos a donc changé de

cap depuis un an. Nous l'avons retrouvée plus sereine, plus sûre d'elle, de ses choix, même si le doute, toujours, l'habite. Mais commençons par le début.

Comment est venu votre engagement politique ?

J'ai vécu dans une famille engagée, avec beaucoup de valeurs, un sens aigu de la justice. Je me revois, petite, sur le dos de papa, à une manifestation contre les missiles nucléaires à Florennes. Mon père faisait de la politique. Il était chef de cabinet de Lucien Outers (FDF). Vers l'âge de trente ans, il s'est posé la question : entrer en politique ou non ? Il a quitté la politique. Moi, je me suis posé les mêmes questions quand j'avais 40 ans... Je me suis souvent dit qu'inconsciemment j'avais peut-être repris un flambeau.

Quand, précisément, l'envie de vous lancer dans la politique est-elle venue ?

Quand je suis devenue adulte, j'ai eu le sentiment que je pouvais reprendre le flambeau. J'étais étudiante, je me suis mobilisée dans certains mouvements. Cela me semblait normal. En fin d'études, j'allais devenir professeur de français. J'en étais sûre. Puis un jour, Jacky Morael, alors coprésident d'Ecolo, m'a invitée à déjeuner... Cela a été une rencontre fondatrice.

“Quand j'arrive à un carrefour, je ne sais jamais quelle route je vais emprunter.”

Emily Hoyos

Comment vous avait-il repérée ?

C'était la belle époque des états généraux de l'écologie politique. On dit que la société belge, aujourd'hui, accumule les problèmes, que le fossé entre les citoyens et le monde politique n'a jamais été aussi grand.

Replongeons-nous à la fin des années 90. C'était l'après-affaire Dutroux. Les citoyens n'avaient plus aucune confiance dans les institutions. Ecolo incarnait l'espoir. Et Jacky indiquait la sortie de secours. J'étais présidente de la Fédération des étudiants francophones (Fef). J'avais 22 ans. Comme d'autres jeunes qui avaient envie de s'engager, j'ai été invitée à participer aux Etats généraux. J'y avais croisé Jacky Morael.

Que vous a-t-il dit ? Que vous a-t-il proposé ?

Il m'a proposé d'être candidate d'ouverture sur la liste du Sénat en 1999. Je n'ai pas été élue. Mais Jean-Marc Nollet, devenu ministre, m'a proposé de travailler dans son cabinet.

Il n'y a pas de hasard, il n'y a que des rendez-vous...

Dans ma vie, il y a régulièrement des carrefours. Quand j'y arrive, je ne sais jamais quelle route je vais emprunter. Il y avait l'enseignement et la po-

litique : j'ai choisi la politique.

Toutefois, vous n'y êtes pas restée...

Non, je me suis rendu compte ensuite que le carburant, c'est la vraie vie, les gens. Je suis donc allée travailler trois ans à la Ligue des familles. Une très belle expérience. Puis je suis retournée chez Ecolo préparer le programme électoral. J'étais dans l'équipe de Jacky Morael, d'Isabelle Durant. En 2009, j'ai été élue député wallonne. C'était quelques semaines avant la naissance de ma fille. Et Jean-Michel Javaux m'a proposé de présider le parlement wallon. Je pense que j'ai dit oui car j'étais dopée aux hormones de fin de grossesse. Je n'avais peur de rien... Mais je ne regrette en rien cette décision.

Passer de José Happart à Emily Hoyos, ce fut un choc...

Oui, on parlait déjà des problèmes de gouvernance. C'était la Walliformie : tout le bureau wallon était parti faire un beau voyage en Californie. Je succédais à José Happart qui s'était attribué un beau parachute. J'étais lucide, je savais que je ne serais qu'un symbole. Mais on a pris des mesures importantes, on a réduit le nombre de fonctions spéciales, on a réduit des salaires...

Quelle leçon en avez-vous retenue ?

Qu'en politique, il faut être loyal sur ce que l'on va pouvoir faire pour ensuite rendre des comptes sur ce que l'on a fait.

Le politique scie la branche sur laquelle il est assis quand il affirme qu'il va pouvoir faire des miracles. En promettant tout et n'importe quoi, on organise soi-même la démagogie. En créant l'attente qu'il va décevoir, le politique fait ainsi le lit du populisme.

A la coprésidence d'Ecolo, avec Olivier Deleuze, cela paraissait très dur...

J'y suis restée trois ans. C'est dur mais passionnant. Il faut prendre des décisions dès la première minute où l'on sort de son lit jusqu'au coucher. Vivre cela avec Olivier Deleuze, cela a été une très grande richesse. Nous étions très complémentaires.

Je plains les présidents qui doivent décider seuls. Une expérience que j'ai écourtée d'un an à la suite de la défaite électorale.

Courage, fuyons...

Ah, non. On nous a reproché de ne pas avoir démissionné le soir même. Moi, je n'aurais pas pu me regarder dans le miroir si j'avais fait cela. J'ai été élevée avec un sens très aigu du devoir. Nous étions collectivement responsables, mais Olivier et moi avons une responsabilité particulière. Je ne voulais pas partir en laissant à d'autres le soin de faire le sale boulot : il a fallu virer 60% du personnel dont certains étaient des amis. Ce fut une des expériences les plus douloureuses de ma vie. J'ai mis des mois à m'en remettre.

Vous en avez souffert, physiquement, mentalement ?
J'avais sous-estimé l'état dans lequel j'étais. J'avais tout donné, tout, tout. Je suis donc tombée. Mais pas trop bas car j'avais pris soin, pendant toutes ces années d'engagement politique, de garder tissées des choses très importantes pour moi car je savais que la vie politique n'était pas toute ma vie. Je n'avais pas de parachute mais un filet bien serré en dessous avec ma famille, mes amis, mes valeurs. Ce qui compte vraiment dans la vie. Je me suis laissée tomber dans le filet et j'ai rebondi.

Où cela ?

Je travaille maintenant dans une société de conseils, Akkanto. J'essaie de faire en sorte que tous ceux qui mènent des projets, des acteurs économiques, associatifs, parapublics, puissent travailler avec les déci-

deurs politiques en se présentant davantage comme des solutions que comme des problèmes. Aujourd'hui, la société est de plus en plus fragmentée: les gentils, les méchants, les patrons, les syndicats, les vrais gens. Et plus la société se fragmente et plus on court au désastre. Je pose un regard optimiste sur le bouillonnement d'idées dans la société. Je me sens plus utile aujourd'hui à être du côté de ceux qui bouillonnent que du côté des politiques qui sont un peu en panique.

Reviendrez-vous en politique ?

Je ne dis pas que je ne reviendrai jamais. Mais pas maintenant. Pas en 2018 ni en 2019. Plus tard, peut-être. Je ne connais pas les carrefours qui m'attendent

(Voir la suite en page 60)

Du côté de chez Proust...

Votre vertu préférée ?

La patience.

La qualité que vous admirez le plus chez un homme ?

La douceur.

Chez une femme ?

La pugnacité.

Votre principal défaut ?

L'impatience.

Votre principale qualité ?

Mon volontarisme.

Votre rêve de bonheur ?

Le calme.

Quel serait votre plus grand malheur ?

Perdre un enfant.

Que voudriez-vous être ?

Plus sereine.

Votre auteur préféré ?

Anné-Marie Garat. Elle a écrit une somptueuse trilogie: "Dans la main du diable", puis "L'Enfant des ténèbres" et enfin "Pense à demain". Je l'ai relue cet été.

Magnifique.

Votre compositeur préféré ?

La musique qui me fait le plus de bien, ce sont les chants yiddish.

Votre héros dans la fiction ?

Ce serait une héroïne...

Ce que vous détestez par-dessus tout ?

La grossièreté.

Le don que vous auriez aimé avoir ?

Dessiner.

Comment aimeriez-vous mourir ?

Vieille.

La faute chez les autres qui vous inspire le plus d'indulgence ?

Le jugement hâtif.

Votre devise, votre phrase préférée ?

On n'a jamais raison tout seul.

Suite

“Vieillir, cela me plaît”

Quelles sont les personnalités qui vous ont inspirée ?

Jean-Michel Javaux et Jacky Moraël sont assurément deux rencontres très importantes. J’ai aussi rencontré, dans les autres partis, des personnalités dont je suis restée très proche : Benoît Lutgen, par exemple. Humainement, je m’entends très bien avec lui. Quand on fait de la politique, on passe plus de temps avec ses “adversaires” politiques qu’avec son mari, ses enfants, ses amis. Dès lors, de vraies relations humaines se tissent. Le vivre ensemble, ce n’est pas rester entre soi. C’est avoir des vies différentes, des avis différents, mais avoir la volonté de faire quelque chose ensemble. C’est ce qui manque aujourd’hui, dans la société et dans la vie politique. Plus personne n’a envie de “faire ensemble”.

Comment est votre vie spirituelle ?

J’ai besoin de me ressourcer, je ne me laisse pas me dessécher. Ma spiritualité a une place importante dans ma vie. C’est important pour moi de “vibrer”. Quand j’avais ma vie de “folle” en politique, je m’épuisais. J’avais donc décidé qu’une fois par semaine, le matin, j’allais marcher seule dans les bois. J’ai tenu cela pendant quatre ans. C’est là, en marchant dans les bois que j’ai pris les meilleures décisions, que j’ai vu le plus clair.

Donc vous prenez vos décisions assez facilement ?

Je suis pétrie de doutes. Les certitudes me font peur et j’ai peur des gens qui sont pleins de certitudes. Je n’ai pas de grande certitude, je n’ai pas de croyance indéfectible. Mais j’ai des éclairs de lumière.

Etes-vous croyante ?

Je suis une croyante qui doute. J’ai une éducation chrétienne mais pas pratiquante. Quelle est la part de moi qui croit, quelle est celle qui doute ? Cela ne m’intéresse pas de trancher cette question. Cultiver l’obscur et la lumière, ne pas nécessairement avoir réponse à ces questions, cela ouvre plein d’expériences.

Pensez-vous à la mort, parfois ?

Oui.

Qu’y a-t-il après ?

Je ne sais pas. Cela ne me fait pas peur. De la même manière que vieillir ne me fait pas peur. C’est peut-être même quelque chose qui me plaît. Je me sens mieux aujourd’hui qu’il y a vingt ans. La vie est un chemin. Je sais vers où ce chemin mène, la mort. A ma fille, je raconte qu’on ne meurt jamais car il y a une petite flamme de nous qui reste dans le cœur de chacun. Tant que cette petite flamme brûle dans le cœur des autres, on ne meurt jamais. De cela, j’en suis sûre, parce que je le sens.

Quelles sont les valeurs que vous cultivez, que vous appréciez chez les autres, que vous cherchez à transmettre ?

L’ouverture, la curiosité. Tant qu’on reste avec nos certitudes, entre nous, on se tarit. J’ai aussi un grand sens de la justice. J’adore entendre ma fille dire : “Mais maman, ce n’est pas juste !” Pour moi, c’est le début de l’action.